LES VALLÉES DE L'AURÈS

(Photographies, Pl. A, B, C, D, E, F)

De tous les soulèvements montagneux qui constituent l'Atlas algérien, l'Aurès est assurément celui dont la situation présente le plus d'intérêt géographique[1]. De l'Ouest à l'Est de la Berbérie les plissements de l'Atlas vont en effet se resserrant progressivement; en même temps se rapprochent les zones parallèles de climat et de végétation, zone agricole du Tell, zone pastorale des Hauts-Plateaux, zone désertique du Sahara. L'Aurès, placé à l'extrémité E. de l'Algérie, se trouve plus voisin de la Méditerranée qu'aucune autre partie de l'Atlas saharien; entre les Hauts-Plateaux constantinois contre lesquels il s'appuie au N. et la dépression saharienne dans laquelle il plonge au S., la différence d'altitude se montre considérable : Batna est à 1 058 m. au-dessus du niveau de la mer, tandis que Biskra est à 124 m. seulement.

Par suite, les caractères climatiques de la bordure N. et de la bordure S. de l'Aurès diffèrent profondément. La température est beaucoup plus élevée, et les pluies sont beaucoup moins abondantes à Biskra qu'à Batna (voir les moyennes[2] à la p. 45). La lisière N. de l'Aurès est une région de cultures tempérées, la lisière S. est une zone plus semblable au désert qu'à la steppe. Si l'on considère qu'à vol d'oiseau moins de 100 km. séparent Batna du parallèle de Biskra, il apparait combien se trouvent rapprochés dans les vallées et sur les crêtes aurasiennes les climats les plus éloignés, les végétations les plus disparates. La structure de l'Aurès rend cette juxtaposition encore plus sensible et plus curieuse.

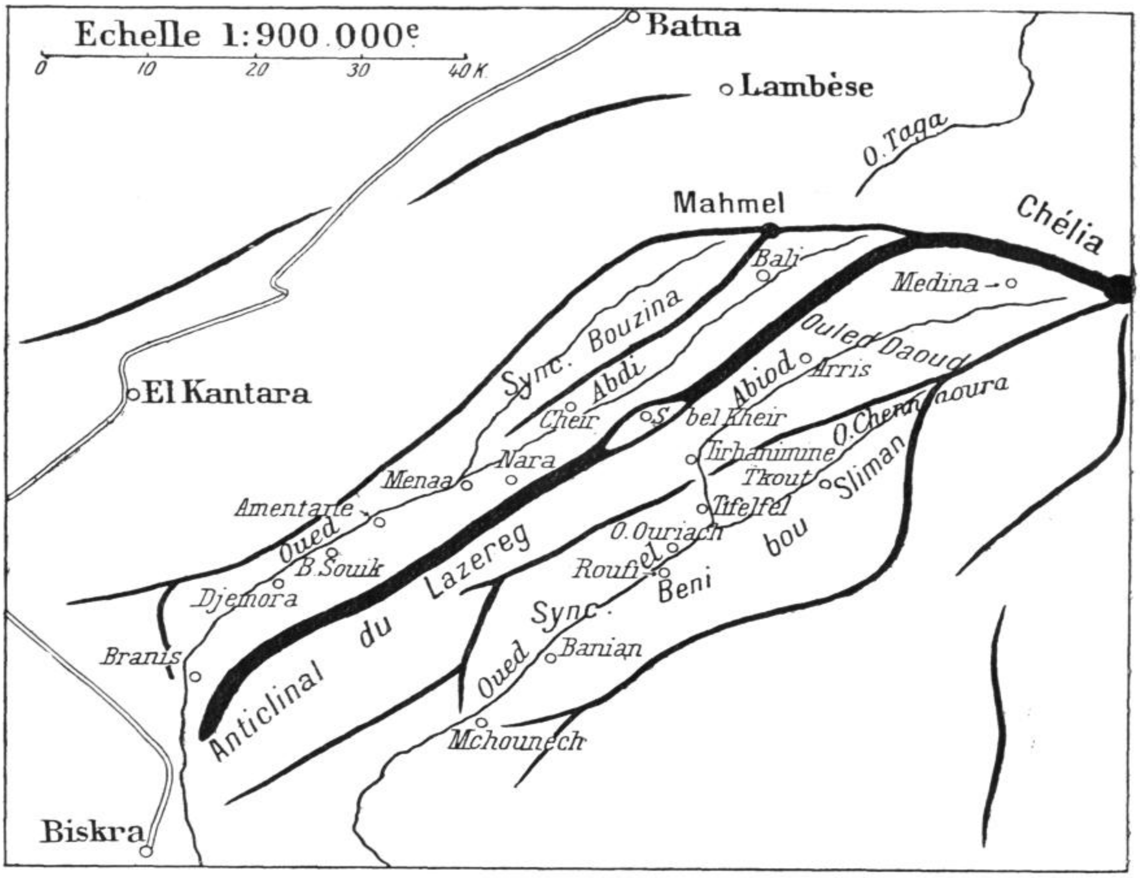
Le massif de l'Aurès est essentiellement constitué par un ensemble de chaînons parallèles, dirigés SW.-NE. Au centre, l'axe du Lazereg offre le noyau jurassique d'un anticlinal infracrétacé dont la direction s'infléchit à son extrémité N. pour former l'axe des dômes du Chélia et du Noughis[3]. De chaque côté de l'anticlinal du Lazereg

1. La bibliographie critique des ouvrages relatifs à l'Aurès se trouve dans la thèse française de Masqueray (Émile Masqueray, *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, Paris, Leroux, 1886).

2. Les chiffres donnés sont tirés de Thévenet, *Essai de climatologie algérienne*. Alger-Mustapha, Giralt, 1896.

3. Pour la géologie de l'Aurès, cf. J. Tissot, *Département de Constantine, Notice géologique et minéralogique*, Alger, Lavagne, 1878, in-8; Idem, *Texte explicatif de*

s'alignent des vallées monoclinales, à l'W. la vallée de l'oued Abdi, à l'E. la vallée de l'oued el Abiod supérieur, que l'on peut appeler vallée des Ouled Daoud. De part et d'autre du grand anticlinal et des deux vallées monoclinales qui s'y trouvent accotées, se présentent des synclinaux, aigus à leur pointe N., élargis vers le SW. : à l'W. c'est

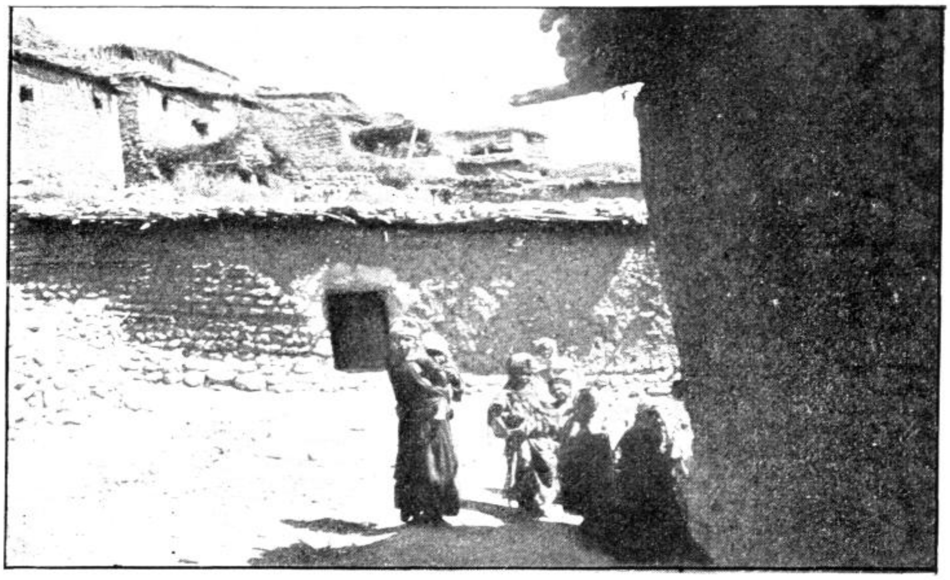


CROQUIS DE L'AURÈS RHARBI (OCCIDENTAL).

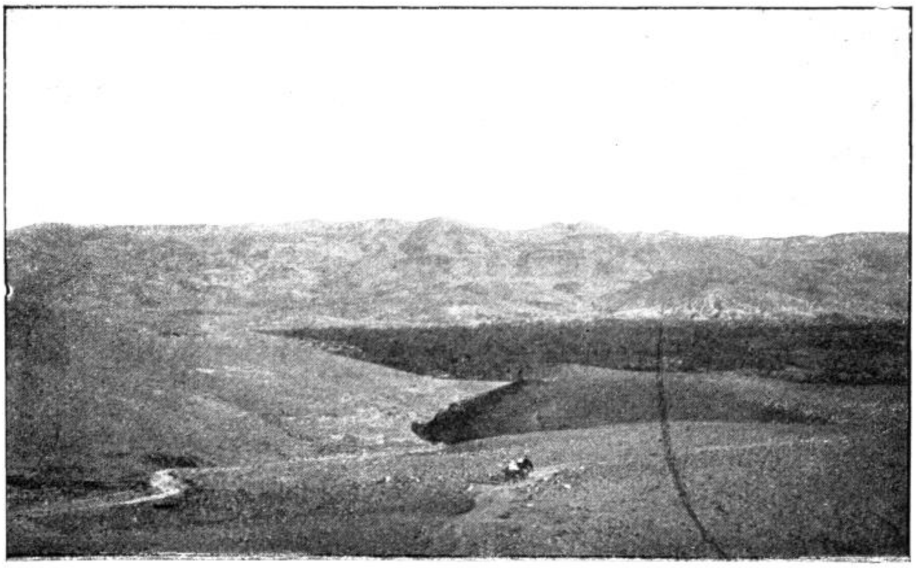
N.-B. — Il n'existe pas de bonne carte de l'Aurès. La feuille à 1 : 200 000 du Service géographique de l'armée, analogue à celle que les *Annales* ont publiée avec l'article de J. Blayac (VIII, 1899, pl. V) n'a pas encore paru.

le synclinal de Bouzina, que suit un affluent de l'oued Abdi; à l'E. c'est le synclinal de l'oued el Abiod inférieur et de son affluent l'oued Chennaoura, que l'on peut appeler synclinal des Beni bou Sliman. Ces grandes cuvettes synclinales de Bouzina et des Beni bou Sliman, de même que les vallées monoclinales de l'oued Abdi et des Ouled

la carte géologique provisoire à 1 : 800 000 *du département de Constantine*, Alger, Jourdan, 1881; E. FICHEUR, *Les plissements de l'Aurès et les formations oligocènes dans le Sud de Constantine* (C. R. Acad. Sc., 20 juin 1898, p. 1826-1828). — M. FICHEUR m'a en outre donné, avec sa haute compétence et sa grande amabilité, de précieuses indications sur un pays qu'il a parcouru en tout sens et qu'il connait mieux que personne.



1. — CHEZ LES BENI FERA



2. — OUED ABDI. DJEMORA

TEMPÉRATURES MOYENNES MENSUELLES EN DEGRÉS C.

	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOUT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.
Batna.	3,6	4,6	7,3	9,6	13,9	18,8	23,0	21,8	18,0	11,9	7,1	3,9
Biskra	10,3	11,8	14,6	17,3	22,1	27,0	30,6	29,9	26,0	19,8	14,0	10,7
DIFFÉRENCE. . . .	+ 6,7	+ 7,2	+ 7,3	+ 7,7	+ 8,2	+ 8,2	+ 7,6	+ 8,1	+ 8,9	+ 7,9	+ 6,9	+ 6,8

MOYENNES MENSUELLES ET ANNUELLES DES PLUIES, EN MILLIMÈTRES

	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILLET.	AOUT.	SEPTEMBRE.	OCTOBRE.	NOVEMBRE.	DÉCEMBRE.	ANNÉE.
Batna. . . .	50,2	33,9	34,6	51,3	41,8	28,5	5,0	18,3	28,6	37,5	31,6	38,1	399,4
Biskra. . . .	17,0	17,3	17,5	21,1	18,6	7,7	2,9	3,4	20,4	15,1	10,8	19,1	170,9
DIFFÉRENCE.	— 33,2	— 16,6	— 17,1	— 30,2	— 23,2	— 20,8	— 2,1	— 14,9	— 8,2	— 22,4	— 20,8	— 19,0	— 228,5

Daoud, sont occupées en partie par des formations d'origine continentale, nettement reconnues par Tissot comme antémiocènes et plus récemment attribuées par M. Ficheur à l'époque oligocène.

C'est dans la plaine de Biskra que viennent mourir les contreforts de l'Aurès. La falaise continue qui borde le massif se creuse en golfes, en estuaires, projette des caps, abandonne des îles; elle affleure au-dessus de l'océan de terre infertile, immense et bleu comme un océan d'eau; elle s'élève comme une côte : ses oasis semblent des ports[1]. Branis à l'W., Mchounech à l'E. ferment l'entrée de la montagne : là commencent les vallées de l'Abdi et de l'oued el Abiod.

Un voyage[2] entrepris au début du mois d'avril 1899 nous a permis de parcourir trois des vallées parallèles de l'Aurès Rharbi (occidental)[3], celles de l'oued Abdi, des Ouled Daoud et des Beni bou Sliman, ainsi que la cuvette intermédiaire de Moudji[4]. Les chaleurs particulièrement précoces cette année donnaient à la végétation une légère avance, qui nous a mis dans les meilleures conditions pour constater les différences d'aspect et de productions que présentent en leurs diverses parties les *couloirs aurasiens*.

Vallée de l'Oued Abdi. — Étroitement resserrée entre les chaînes parallèles de l'Aurès, bizarrement encadrée par les couches redressées que jette à l'W. l'anticlinal du Lazereg, la vallée de l'Abdi présente des assises marno-calcaires où les cultures trouvent des conditions favorables pour peu que l'eau du ciel ou de la montagne fertilise le sol.

Dans la partie méridionale de la vallée, les 200 millimètres de pluie annuelle laissent à la terre toute sa sécheresse. C'est encore le désert, tout au plus la steppe jaune et nue; les champs de cailloux et de conglomérats sont semés de touffes d'Armoise, au milieu des-

1. Masqueray, *Formation des cités...*, p. 146 et suiv.

2. Il y a peu de récits de voyage qui se rapportent à l'Aurès; la seule étude qui ait une réelle valeur et qui s'appuie sur un assez long itinéraire est celle d'Émile Masqueray, *Voyage dans l'Aouràs* (*Bull. Soc. Géog. Paris*, 1876, 2e sem., p. 39-59 et 449-472). L'on peut glaner encore quelques détails intéressants dans les récits de Leopold Buvry, *Mittheilungen aus Algerien. Der südliche Höhenzug. Der Djebel Aurès*, s. l. n. d. (la traduction a paru sous le titre d'*Exploration scientifique du Djebel Aurès*, dans la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies*, VII, 1858, p. 47-56 et 166-182); C. Carteron, *Voyage en Algérie*, Paris, Hetzel, 1866 (Aurès p. 295-322); Achille Cibot, *Excursion dans les monts Aurès* (*cercle de Biskra*), Alger, Galmiche, 1870; R. L. Playfair, *Travels in the footsteps of Bruce in Algeria and Tunis*, London, 1877 (Aurès, p. 61-97); C. Latruffe, *Les Monts Aurès* (*Bull. Soc. Géog. Paris*, 1880, 2e sem., p. 245-281); (Ernest Fallot, *Par delà la Méditerranée*, Paris, Plon, 1887 (Aurès, p. 107-222); Th. Salomé, *Une ascension dans l'Aurès, l'Amar-Kaddou* (*Annuaire Club Alpin fr.*, XXIII, 1896, (Paris, 1897), p. 577-585).

3. Masqueray, *Formation des cités...*, p. 169.

4. Sur la vallée de Bouzina, on peut consulter les ouvrages cités de Carteron, Playfair et Latruffe.



1. — OUED ABDI, OASIS D'AMENTANE



2. — OUED ABDI, AMENTANE

quelles se dressent quelques maigres Jujubiers, quelques Thuyas rabougris[1]. En cette désolation, l'oasis de montagne apparaît inattendue au détour du sentier, plus fraîche et plus désirée peut-être que l'oasis des plaines sahariennes. Au N. de Branis[2], dont les Romains avaient fortifié les gorges, Djemora presse ses 70 000 palmiers et ses douze villages sur la rive gauche de l'oued; l'oasis, créée par les sources voisines non moins que par la rivière, est d'aspect purement saharien : sous les Dattiers se mêlent les Oliviers, Mûriers, Grenadiers, Cognassiers; les Abricotiers et les Figuiers ont déjà de jeunes pousses en ce début d'avril; nous sommes à 500 m. au-dessus de la mer, à près de 400 m. au-dessus de Biskra. En remontant l'oued au delà de Djemora, les Palmiers forment une forêt-galerie continue pendant huit ou neuf kilomètres; aux Abricotiers se joignent bientôt les Poiriers en fleurs, puis le lit de la rivière s'étrangle, et les Lauriers-roses demeurent seuls. Après Beni-Souik, Amentane, à plus de 700 m. d'altitude, offre la dernière oasis de Dattiers; les dattes en sont déjà de qualité inférieure. A 926 m., Menaa n'a plus que des Palmiers d'agrément dont les fruits ne mûrissent jamais. A 1 100 m., les Abricotiers et les Figuiers de Cheir sont à peine bourgeonnants, mais de nouveaux arbres apparaissent, tous à feuilles caduques, Noyers surtout nombreux. En même temps les champs s'étalent plus amplement au fond de la vallée, gravissent les premières pentes de la montagne; les crêtes jusqu'alors dénudées[3] se montrent de plus en plus boisées. Amentane était la dernière oasis saharienne, Menaa donnait l'impression d'une oasis de steppes, Cheir annonce la région des cultures continues; en quelques heures se trouve franchie la distance qui sépare Bou Saàda de Msila et de Bordj bou Arreridj : six lieues équivalent à 125 km. C'est qu'à Cheir les pluies sont déjà plus abondantes, c'est que les neiges du Mahmel, voisin du Chélia (2 321 et 2 329 m.), font de toute la contrée qui de Cheir à Batna se dresse à plus de mille mètres d'altitude une région quasi tempérée, aux pâturages abondants, aux forêts imposantes. La haute plaine de Bali rejoint celles de Medina et de l'oued Taga; le versant saharien de l'Aurès cède la place au versant méditerranéen.

La vallée de l'Abdi, route directe de Biskra à Lambèse et Batna, a vu la lutte des races comme la mêlée des flores. Les Arabes du désert ont donné l'assaut aux Berbères Chaouïas de la montagne; il fallait à leurs troupeaux transhumants des pâturages d'été, ils ont su les conquérir et les garder. Les Ouled Zeian, qui sont les seuls Arabes de

1. Leopold Buvry (ouvr. cité) a étudié la flore de cette région au cours d'un voyage qu'il fit en 1856 chez les Beni-Fera, à l'W. de Djemora.
2. Carteron, ouvr. cité, p. 329.
3. Latruffe (ouvr. cité) voit Menaa « au centre d'immenses forêts »; c'est vraiment pousser un peu loin l'imagination.

l'Aurès[1], occupent les oasis de Branis, de Djemora et de Beni Souik[2] : le recensement de 1896 en compte 282 à Branis, 1 037 à Djemora, 333 à Beni Souik, la tribu tout entière comprenant 9 563 individus. Ces Ouled Zeian belliqueux ont commis toutes sortes d'exactions aux dépens de leurs pusillanimes voisins du Nord les Ouled Abdi[3], et si la domination française n'était venue imposer la paix, sans doute la vallée entière de l'Abdi serait aujourd'hui tributaire des Arabes. Les Ouled Zeian ont seulement gardé le droit d'aller moissonner et faire paître tout au Nord, aux environs de l'Oued Taga ; ce sont donc des populations demi-nomades, qui parcourent deux fois l'an la vallée de l'Abdi.

Les Ouled Abdi, qui occupent les *decheras* (villages) situés en mont de Beni Souik, sont plus sédentaires. Masqueray raconte[4] comment un mélange de Berbères et de colons romains fort altérés, se disant tous issus d'un certain Maiou, quittèrent un jour le Djebel Lazereg où ils étaient installés, pour venir s'établir dans la haute plaine de Moudji ; de là les uns tournèrent à l'E. et formèrent les Ouled Daoud ; les autres descendirent à l'W. dans la vallée de l'Abdi, et constituèrent les Ouled Abdi. La tribu entière de ces Ouled Abdi, en y comprenant les populations assimilées[5], compte aujourd'hui 16 000 membres, dont 896 à Amentane, et 929 à Menaa. Si Menaa passe pour la ville de plaisirs des Ouled Abdi, Cheir est leur métropole politique ; c'est à Cheir que siégeaient les quatre *anciens* qui jugeaient en dernier ressort[6], c'est à Cheir que maintenant résident le cheik et le cadi, fonctionnaires de la commune mixte. Les Ouled Abdi passent pour efféminés ; les Français ne trouvèrent parmi eux de résistance sérieuse que près de Menaa, chez ces gens du haut village de Nara[7] qui s'unissaient jadis aux Ouled Zeian pour piller la vallée.

Les Ouled Abdi ont dans leur pays des terres assez fertiles pour se passer presque de transhumance. Les habitants d'Amentane possédaient, en 1893, 57 chevaux et mulets, 32 ânes, 122 bœufs, 214 moutons, 3 215 chèvres ; ceux de Menaa paraissaient un peu plus riches : 84 chevaux et mulets, 8 ânes, 202 bœufs, 96 moutons et 4 543 chèvres[8]. L'orge récolté près de leurs villages étant à peu près suffisant, et

1. Les Ouled Zeian ressortissent à la commune mixte d'Aïn Touta, tandis que le reste de l'Oued Abdi dépend de la commune mixte de l'Aurès.

2. Masqueray, *Documents historiques recueillis dans l'Aurès* (*Revue Africaine*, 1877, p. 97-123), p. 98.

3. Joseph Roland, *Étude sur la commune mixte de l'Aurès* (Batna, Beun, 1894, 1 carte), p. 23.

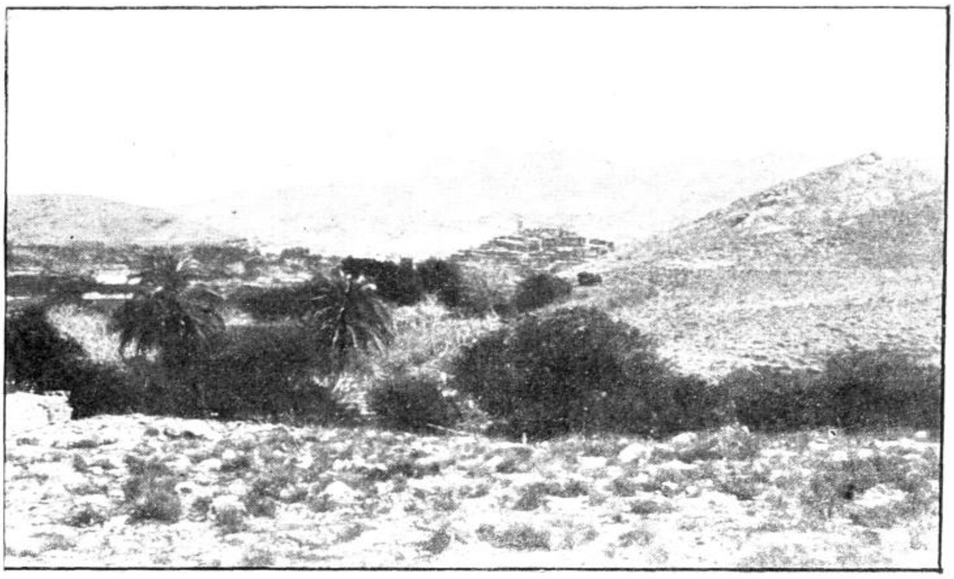
4. Masqueray, *Note concernant les Oulad Daoud* (Alger, Jourdan, 1879, 3 cartes), p. 14 et suiv. ; Idem, *Documents historiques....*, p. 109 et suiv.

5. Masqueray, *Ouad Abdi* (*Bull. Corresp. Afr.*, I, 1882, p. 327-341).

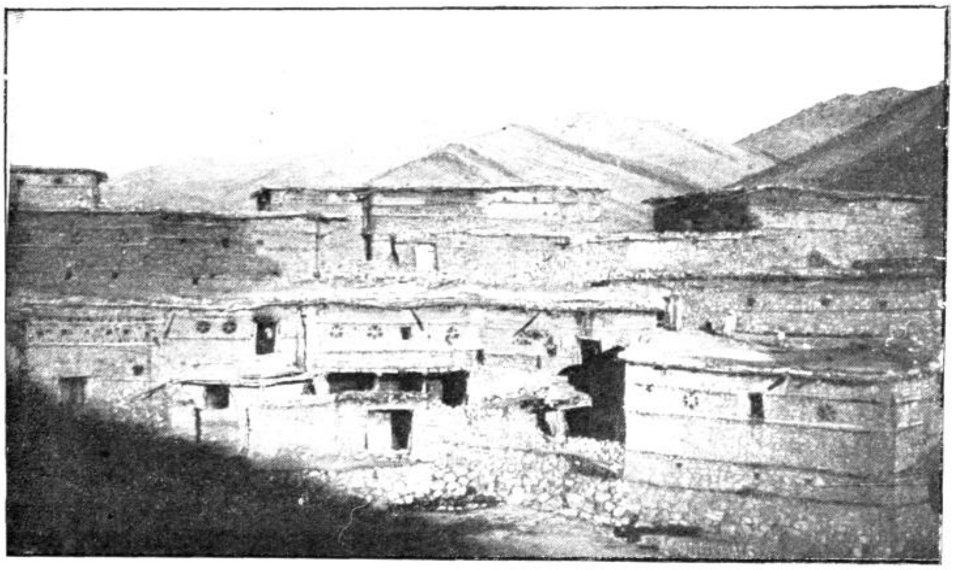
6. Masqueray consacre un chapitre à l'Aurès dans sa *Formation des cités...* ; il y donne les *Kanoun* (coutumes) de Menaa et de Cheir (p. 74, 75).

7. Latruffe, ouvr. cité, p. 254 et suiv. ; Roland, ouvr. cité, p. 15.

8. Roland, ouvr. cité, p. 31, 42-49.



1. — OUED ABDI. MENAA



2. — OUED ABDI. CHEIR

leurs troupeaux ayant diminué, les Ouled Abdi ont perdu en partie l'habitude qu'ils avaient d'aller camper tous les ans près du Mahmel, habitude qui avait amené tant de guerres avec leurs cousins et voisins les Ouled Daoud.

La situation et les mœurs des Ouled Abdi expliquent l'installation de leurs *decheras*. Ces villages ont dû être établis dans des positions très fortes, sur des collines dominant la vallée; les habitations, construites en *tob* (argile séchée) et en pierre, couvertes de terrasses en terre battue, s'étagent les unes au-dessus des autres; des tours de guet surveillent l'horizon[1] pour signaler l'approche de l'ennemi; au flanc même de la montagne on rencontre quelques cavernes de troglodytes, où seuls des singes sembleraient pouvoir atteindre. Tout est prêt pour la bataille, on sent que la vie n'était là qu'une guerre perpétuelle; entre les Ouled Zeian au S., les gens de Nara à l'E., les Ouled Daoud au N., la tranquillité des malheureux habitants de la vallée se trouvait bien compromise. L'arrivée des Français donna aux Ouled Abdi, sinon la richesse que leur refuse le ciel, du moins la paix et la sécurité qui dépendent des hommes.

Haute plaine de Moudji. — La cuvette de Moudji, qui envoie ses eaux à l'Abdi, est intercalée dans les montagnes qui prolongent au N. le Lazereg, entre la vallée de l'Abdi à l'W. et celle des Ouled Daoud à l'E.; elle communique avec la première par le Tarhit (défilé) de Sidi bel Kheir et les gorges de Nouader, elle mène à l'autre par le Khanget (étranglement) N'zitan. Son altitude est d'environ 1 300 m.; aussi bien il apparaît immédiatement que l'on se trouve bien loin du désert, bien loin de la plaine de Biskra. Les cultures occupent tout le fond de la cuvette, et sur la nappe verte des céréales, sur les blancheurs des fleurs de Poiriers viennent se plaquer les bouquets roses des Pêchers inconnus dans la vallée; une ceinture de forêts enserre à distance les champs et les jardins, forêts où le Pin, le Chêne-vert et le Genévrier se dressent à l'aise, sans tapis végétal ni sous-bois.

C'est dans cette retraite facile à défendre que les ancêtres communs des Ouled Abdi et des Ouled Daoud descendirent un jour du Lazereg; le souvenir de leur grand marabout Sidi bel Kheir y est perpétué par un curieux minaret célèbre dans tout l'Aurès. Les 542 Chaouïas qui peuplent les villages voisins d'El Fougani, El Loutani et El Oustani sont des Ouled Abdi, restés là après le départ de leurs frères et de leurs cousins.

Peut-être ce pays perdu dans la montagne sera-t-il une des premières régions de l'Aurès dotées d'une voie de communication. Au

1. Masqueray, *Documents historiques...*, p. 122; Idem, *Formation des cités...*, p. 166.

Tarhit se trouvent des mines de plomb argentifère et surtout de mercure d'une haute valeur [1]; l'exploitation, commencée il y a une quinzaine d'années par une compagnie anglaise, puis interrompue par la mort d'un des principaux actionnaires, va reprendre incessamment; un véritable bordj et de vastes corps de logis ont été construits en 1898; un chemin carrossable permettra l'exportation du précieux minerai. Le climat, parfaitement sain, conviendra fort bien aux Européens qui dirigeront les travaux.

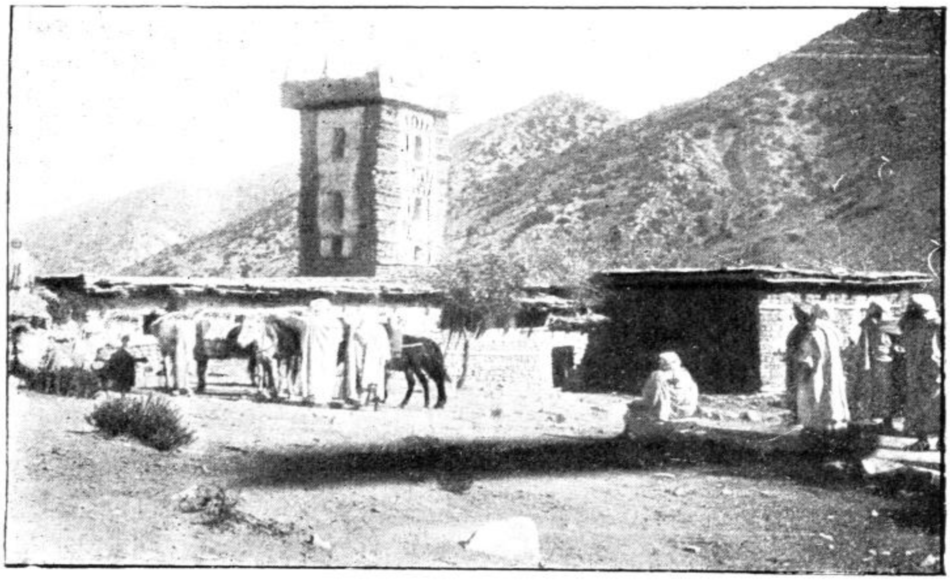
Vallée des Ouled Daoud. — La haute plaine de Moudji a son image agrandie dans la haute plaine des Ouled Daoud. Bien que parcourue par un oued important, celle-ci est à peu près inabordable de tous les côtés; à l'W. le Ras el Dra, à l'E. le Djebel Seran et le Djebel Loua (planche) lui forment une haute barrière ; au N. les défilés de Tizougarine et de Foum-Ksantina sont difficilement franchissables; au S. enfin se trouvent les célèbres gorges de Tirhanimine, où la 6e légion laissa, en l'an 145, l'inscription relatant son passage [2]. Jadis l'oued el Abiod se frayait une route directe à l'W. de Tirhanimine, le long du Lazereg ; un éboulis de roches lui coupa la route, et le jeta à travers le Djebel Loua dans la vallée de son affluent actuel l'oued Chennaoura, vallée qu'occupent aujourd'hui les Beni bou Sliman et les Rassira.

L'altitude de la haute plaine des Ouled Daoud est assez considérable : en amont Arris [3] se trouve à près de 1 300 m., Tirhanimine en aval s'élève encore à plus de 1 000 m. Les montagnes du pourtour sont couvertes de Pins et de Thuyas. La végétation se présente au même point que dans la plaine de Moudji : Pêchers et Noyers, Abricotiers et Poiriers se mêlent aux champs d'orge et de blé qui s'étalent au fond de la vallée; quelques Saules pleureurs font songer au pays de France.

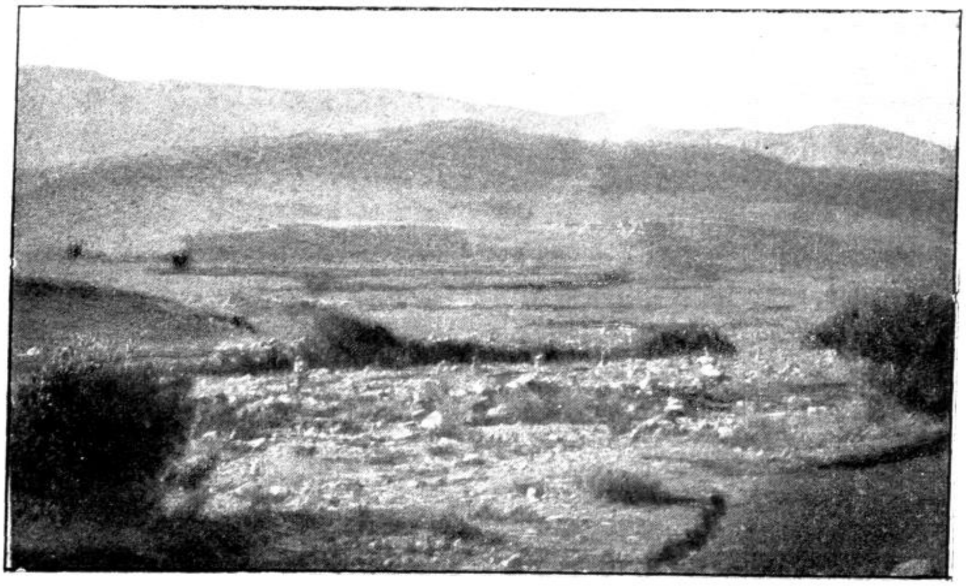
Les Ouled Daoud sont environ 10 000 sur un territoire de 700 kmq. Leurs villages, qui se succèdent presque tous sur la rive droite, à une assez longue distance de l'oued fiévreux, paraissent moins fortement établis que ceux de l'oued Abdi; les habitations isolées se montrent plus nombreuses. Il semble que ces Chaouïas, confiants dans les défilés qui gardent leur vallée, aient pris moins de précautions contre une attaque soudaine; pourtant quelques *decheras* présentent des aspects singuliers : Tapentout est juché sur deux pitons qui donnent le profil d'une selle arabe; Bel Iehoud, sur un petit plateau qui domine la plaine, semble fortifié à la Vauban.

Lorsque les Ouled Daoud, après leur départ de Sidi bel Kheir, voulurent s'établir dans la vallée de l'oued el Abiod supérieur, ils eurent

1. PLAYFAIR, ouvr. cité, p. 78; VALLANCE, *Historical memoir of the mines of Taghit el-Lotani, Algeria*. London, 1878, 53 p., carte.
2. *Corpus Inscr. Lat.*, VIII, nº 10230.
3. M. BESNIER, *La plaine d'Arris* (*Ann. de Géog.*, VIII, 1899, p. 366-369, 3 phot.).



1. — HAUTE PLAINE DE MOUDJI. MINARET DE SIDI BEL KHEIR



2. — VALLÉE DES OULED DAOUD

d'abord à chasser les Oudjana[1], Berbères Zenata, qu'ils refoulèrent sur les pentes du Chélia; puis, débordant de leur vallée vers les vallées voisines, ils se heurtèrent au NW. contre leurs cousins les Ouled Abdi, au NE. contre les Oudjana et les Beni bou Sliman. De là ces longues guerres qui entretinrent l'humeur guerrière des Ouled Daoud; en 1879, ce furent eux qui donnèrent le signal de l'insurrection contre la France, mais ils ne furent pas suivis par leurs ennemis héréditaires de l'oued Abdi et de l'oued Chennaoura, ce qui facilita la répression.

Ce sont les nécessités d'une vie semi-nomade qui ont mis les Ouled Daoud, si bien enfermés dans leur vallée, en guerre avec tous leurs voisins. Les Ouled Daoud ne peuvent en effet se contenter des abricots, des raisins et des pastèques qui sont le principal produit d'une partie de la vallée; il leur faut des champs plus fertiles qu'ils trouvent au N., vers les sources de l'oued el Abiod. Pendant l'hiver, ils labourent dans la plaine de Medina; ils y reviennent pour moissonner pendant l'été; entre temps ils suivent leur maigre bétail sur les pentes du Djebel Dra et du Djebel Seran ; ils doivent, pendant l'automne, franchir le Tirhanimine et descendre, à travers le pays des Beni bou Sliman et des Rassira, vers Benian et Mchounech où ils achètent des dattes, seul aliment facilement transportable. Avec les Ouled Zeian, dans l'oued Abdi, la plaine allait à la montagne ; avec les Ouled Daoud, dans l'oued el Abiod, la montagne descend à la plaine.

La vie des Ouled Daoud se compose donc de déplacements successifs et parfaitement réguliers. Bien qu'ils aient des maisons, la tente est leur demeure ordinaire, et pendant les quatre cinquièmes de l'année leurs *decheras* sont presque abandonnés. De là, la nécessité de ces *guelaat*, qui existent aussi, mais beaucoup moins importantes, chez les Ouled Abdi plus sédentaires[2]; la *guelaa* est l'entrepôt commun, où tous les gens du village déposent dans des chambrettes séparées, sous la protection de gardiens vigilants, leurs provisions et leurs richesses. Les *guelaat* se trouvent presque toujours à l'endroit le plus difficilement accessible du village; c'est l'asile suprême que l'on défend jusqu'à la mort.

Ainsi, en dépit de la nature qui semble les fixer dans leur isolement, les Ouled Daoud, par l'insuffisance de leur sol et de leur climat, sont voués à une vie nomade qui cessera seulement le jour où seront établis chez eux des marchés dont la *paix française* rendra la fréquentation possible aux gens de la montagne et aux gens du Sahara, fournisseurs de céréales et de dattes.

Vallée des Beni Bou Sliman. — Cette vallée qu'habitent les Beni bou Sliman, les Rassira et les Mchounech, est sillonnée par l'oued

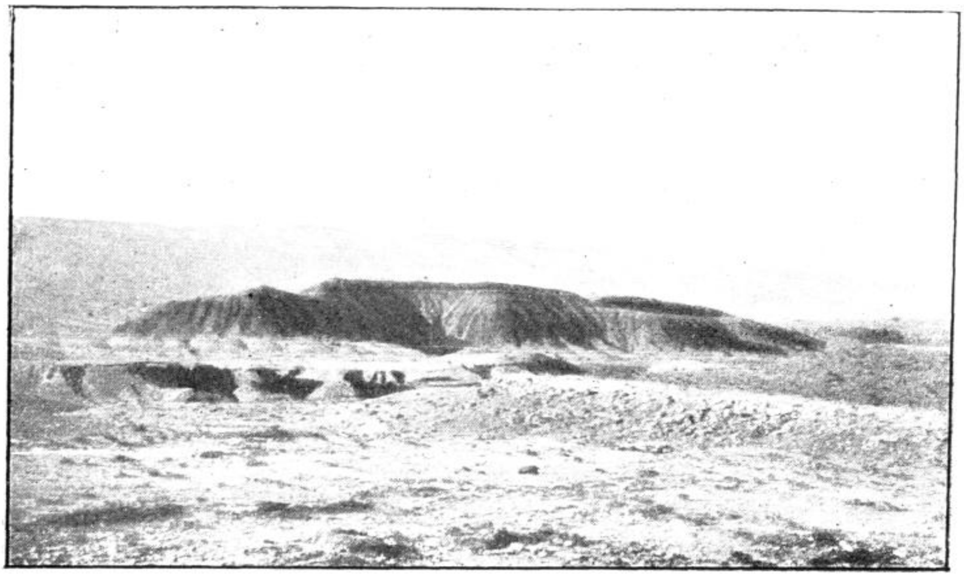
1. Masqueray, *Note concernant les Aoulad Daoud*, p. 15 et suiv.
2. Masqueray, *Formation des cités...*, p. 153.

Chennaoura, dont le lit se prolonge par celui de l'oued el Abiod en aval des gorges de Tirhanimine. Malgré ses 920 kmq., elle ne compte que 9000 âmes; elle apparaît donc moins peuplée que la vallée des Ouled Daoud. La vallée de l'oued el Abiod inférieur présente en effet des caractères différents de ceux que nous avons constatés dans la plaine de l'oued el Abiod supérieur et dans le couloir de l'oued Abdi.

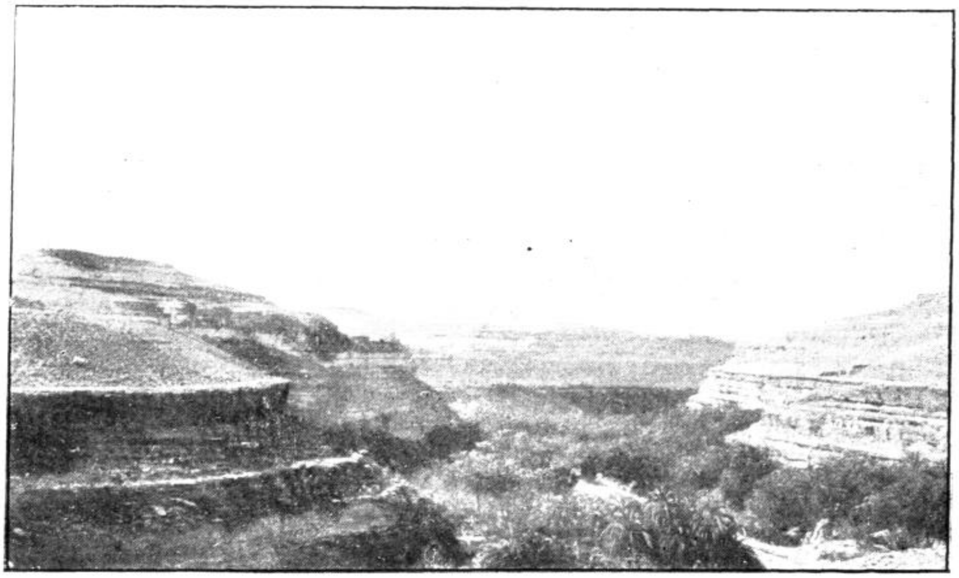
Les assises marno-calcaires qui dans la vallée monoclinale de l'Abdi offraient des conditions favorables à l'agriculture sont remplacées au fond du synclinal des Beni bou Sliman par de larges assises de terrain argilo-gypseux infertile, dont la blancheur tranche sur le limon rougeâtre des collines (oued el *Abiod*, rivière *blanche*); peut-être aussi les couches géologiques, moins fortement inclinées et surtout plus perméables que dans la vallée de l'Abdi, laissent-elles plus facilement l'humidité disparaître dans le sol; toujours est-il qu'à égalité de latitude et d'altitude les cultures semblent sensiblement moins étendues chez les Beni bou Sliman que chez les Ouled Abdi. La plaine des Beni bou Sliman, largement étalée entre le Djebel Loua et l'Ahmar Kaddou, présente un aspect général de grande désolation; au milieu des grandes vagues rougeâtres parsemées de plaques blanches apparaissent bien rares quelques vertes cultures; c'est l'air du Sahara que l'on respire jusqu'au fond de la vallée.

Et pourtant les espèces végétales restent fidèles aux mêmes conditions de latitude et d'altitude que dans la vallée de l'Abdi. Le principal village des Beni bou Sliman, Tkout, résidence du grand chef Ali Bey ben Chennouf et d'un officier des affaires indigènes qui dépend du cercle de Biskra, se trouve à 996 m. d'altitude, à quelque cent mètres plus bas et à une latitude un peu moins élevée que Cheir. Les cultures et les jardins y sont admirablement aménagés, mais ils doivent exclusivement leur existence à une source que déjà les Romains avaient captée; l'eau, répartie en huit rigoles, se précipite rapidement vers le fond de la vallée; des canaux de dérivation très ingénieusement agencés la versent de droite et de gauche dans les domaines particuliers qui s'échelonnent les uns au-dessous des autres[1]; quelques superbes Oliviers attirent le regard au milieu de ces jardins suspendus et de ces champs si bien irrigués. — Lorsque de la tribu des Beni bou Sliman on passe au S. dans la tribu des Rassira, le pays des dattes se fait attendre encore; Tifelfel, à 750 m., montre des Abricotiers verdoyants, mais ses Figuiers ont à peine des bourgeons, ses Palmiers sont des plantes d'ornement. C'est aux Ouled Ouriach seulement, à moins de 700 m., que nous trouvons la première oasis de Palmiers; aux Ouled Iahia les feuilles rouges des Grenadiers tranchent par leur teinte éclatante sur la verdure des Abricotiers et des Dattiers;

1. On achète 250 fr. la propriété d'un 32e de la source, c'est-à-dire le droit de profiter d'une des huit conduites pendant un quart de la journée.



1. — VALLÉE DES BENI BOU SLIMAN



2. — CHEZ LES RASSIRA, CAÑON DE L'OUED EL ABIOD

à Mchounech enfin, à 370 m. il est vrai, ces Figuiers dont le matin nous avions remarqué les tendres bourgeons sont couverts de figues vertes d'une belle grosseur. De Tkout à Mchounech, dans l'espace d'une journée, nous avons eu, comme en sens inverse de Branis à Cheir, la transition complète entre la montagne et le désert.

Les étapes de cette transition sont particulièrement difficiles à déterminer dans l'étrange pays des Rassira, où l'oued el Abiod se creuse un superbe cañon à travers les calcaires suessoniens de la vallée[1]. Sur une longueur de six à sept lieues, de Tabalit à 700 m. jusque près de Banian à 400 m., se déroule un merveilleux ruban de verdure. Au fond du cañon, c'est l'oued mugissant et fougueux, c'est la forêt touffue des Palmiers, des Abricotiers et des Grenadiers, c'est l'oasis dans sa fraicheur et sa vie ; à droite et à gauche du torrent se dressent à plus de 100 m. de hauteur les blanches murailles striées régulièrement, et quand se trouvent péniblement gravies les tables rocheuses superposées, la grande plaine désolée s'étend jusqu'aux montagnes nues, la grande plaine brûlée du soleil où devant nous, face contre terre, s'abat un Berbère frappé d'insolation, la grande plaine où les arbres sont si rares qu'ils passent marabouts et qu'à leurs branches en guise de vénération, le passant suspend quelque guenille, vieille sandale, bout de chiffon, à défaut même simple pierre du chemin.

C'est dans ce pays aux contrastes poignants que la tribu des Rassira, pressée par les Beni bou Sliman au N., par les Mchounech au S., est venue construire quelques misérables villages. Villages de singulière apparence ! Juchés tout au haut de la muraille calcaire du cañon, de même couleur et de même aspect que le roc, uniquement reconnaissables aux quelques trous qui servent d'ouvertures, tels se succèdent d'amont en aval Tabalit, Aïza, Ouled Ouriach, Ouled Mimoun, Ouled Iahia, etc. De ces groupements le principal était jadis Roufi ; là fut le centre de la résistance aux Français, et pour sa punition Roufi subit en 1859 le triste sort de Nara. Les Rassira maintenant vivent en paix avec leurs voisins et avec les Français ; de leur vie guerrière d'antan subsistent comme témoin les *guelaat* inaccessibles et les cavernes de troglodytes creusées dans les flancs du cañon. Leurs villages, d'ailleurs, les Rassira ne les habitent guère que pendant l'automne ; dès que la récolte des dattes et des fruits est faite, ils s'en vont passer l'hiver dans les *afri* (grottes) de la montagne, pour faire paître leurs chèvres ; l'été ils s'abritent dans des maisonnettes isolées pour surveiller leurs récoltes de céréales ; ce sont donc, non pas des nomades vivant sous la tente comme les Ouled Daoud, mais des transhumants traînant

1. *Rapport à l'Empereur, annexé au Décret du 18 sept. 1869* (*Bull. off. Gouv. gén. Algérie*, 1869, p. 230-232) ; Cibot (ouvr. cité) donne une vue des villages et de l'oasis des Ouled Iahia. — On trouve aussi une photographie du cañon de l'Oued el Abiod, et une carte, dans Louis Rinn, *Localités désignées par l'historien Procope, en son récit de la 2e expédition de Solomon dans le Djebel Aourès* (*Rev. Afr.*, 1893, p. 297-329)

leur misérable existence de gourbi en caverne, et de caverne en gourbi. Pour 3 000 Rassira[1] on comptait il y a quelques années 650 maisons, 350 gourbis et 1 tente, 1 jument, 500 mulets et ânes, une douzaine de bœufs, 1 500 moutons et 7 500 chèvres ; les cultures couvraient 260 ha. en orge et 33 en blé ; les jardins renfermaient 3 500 arbres fruitiers et 10 000 palmiers. Population pauvre, n'ayant ni les bonnes terres du Nord que détiennent les Beni bou Sliman, ni les riches oasis du sud que possèdent les Mchounech. Les uns comme les autres du reste, Beni bou Sliman, Rassira, Mchounech, tirent difficilement leur vie du sol infertile et des maigres pluies que leur offre la vallée du Chennaoura et de la rivière Blanche.

Telles sont donc, semblables et dissemblables, ces curieuses vallées de l'Aurès que rapprochent tant de caractères communs, et qu'individualisent bien des traits distinctifs.

Partout les étages de flore apparaissent les mêmes, et nulle limite n'est à cet égard plus représentative que celle du Dattier producteur. Les fruits du *Phœnix dactylifera* ne mûrissent point dans la vallée de l'Abdi au delà d'Amentane (714 m.), ils ne mûrissent pas dans la vallée de l'oued el Abiod au delà d'Ouled Ouriach (650 m. environ)[2] ; de même, dans la province d'Alger, Bou Saâda présente à 669 mètres[3] la dernière oasis de Dattiers. — Partout également, si l'on fait abstraction de la tribu arabe des Ouled Zeian, se rencontre la même race, la race berbère des Chaouïas; partout s'observent les mêmes mœurs, partout les femmes se promènent visage découvert[4], dans une allure pleine de dignité et de simplicité. Mais à côté de ces faits généraux, que d'aspects différents, que de coutumes locales, que d'intérêts opposés! Le pays des Rassira n'est pas le pays des Beni Souik. Les Ouled Abdi et les Ouled Daoud, issus d'un même ancêtre, ont eu des rapports souvent hostiles, rarement pacifiques[5]. En même temps que la nature géologique du sol et la quantité de pluies annuelles variaient les conditions agricoles dans chacune des petites régions de l'Aurès ; les hautes montagnes qui séparent les vallées cantonnaient dans un isolement farouche chacune des tribus de la race berbère : tels les Grecs antiques, tels pendant si longtemps les chrétiens d'Espagne. Il a fallu la main de la France pour atténuer les haines séculaires, pour imposer la paix et le travail.

1. Le recensement de 1896 dénombre 4 707 Beni bou Sliman, 2 995 Rassira et 1 488 Mchounech.

2. Masqueray commet une erreur singulière en fixant à *200* mètres (!) la limite du Dattier dans l'Aurès (*Formation des cités*.... p. 148).

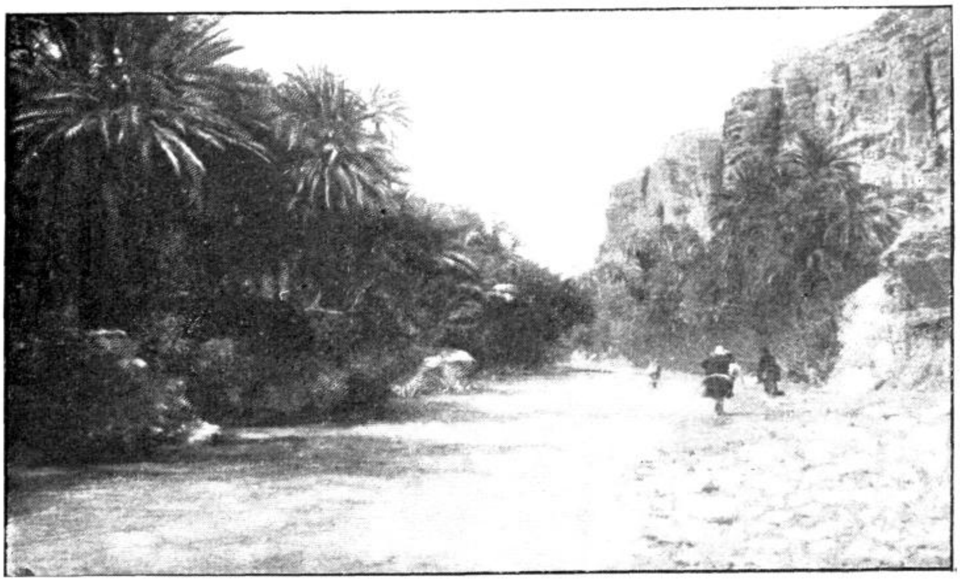
3. Cette altitude de Bou-Saâda est donnée par Thévenet (ouvr. cité).

4. Carteron (ouvr. cité, p. 310) note le « grand air de modestie et de dignité des femmes chaouia ».

5. Masqueray, *Formation des cités*...., p. 160 et suiv.



1. — MURAILLE DU CAÑON DE L'OUED EL ABIOD



2. — CAÑON DE L'OUED EL ABIOD

Dans leur ensemble les vallées méridionales de l'Aurès n'offrent que des ressources insuffisantes aux populations qui les habitent; les Ouled Abdi comme les Ouled Daoud, les Rassira comme les Ouled Zeian sont contraints à une vie semi-nomade par la pauvreté de leur sol. Il semble donc difficile d'installer des colons européens ailleurs que sur les pentes septentrionales du massif. Les Romains pourtant avaient pénétré dans les vallées aurasiennes, et nombreuses sont les ruines qui témoignent de leurs labeurs et de leur activité; mais en dehors des postes militaires, qu'étaient ces colons romains? Masqueray a fort bien montré[1] qu'il n'y eut jamais là que de pauvres colons cultivant la terre de leurs propres mains. Au Nord de l'Aurès étaient en revanche de grandes villes prospères : Lambaesis, Thamogadi, Mascula. La France a remplacé Lambaesis et Thamogadi par Batna, Mascula par Khenchela; elle n'a pas encore osé créer un seul village entre les contreforts méridionaux de l'Aurès; l'administrateur de la commune mixte de l'Aurès, qui devrait officiellement siéger à Arris, a conservé jusqu'à ce jour sa résidence à Lambèse. Les seuls Français qui aient actuellement leur habitation dans la montagne sont à notre connaissance l'officier chef d'annexe, l'interprète et les trois ou quatre soldats de Tkout, l'instituteur de Menaa, enfin les deux Pères et le Frère Blancs qui surveillent avec l'aide de neuf religieuses l'hôpital indigène d'Arris; l'exploitation de mercure de Sidi bel Kheir amènera sans doute quelques Européens de plus au cœur de l'Aurès. Comme bilan de colonisation, ce n'est assurément pas brillant. Le climat pourtant ne repousse pas les colons, car dans les hautes vallées il se présente comme très favorable. Mais précisément dans ces hautes plaines de Bali, d'Arris et de Medina les terres disponibles sont rares[2]; pour établir un petit nombre de cultivateurs français sur les pentes du Mahmel et du Chélia l'on devrait déposséder les Ouled Zeian, les Ouled Abdi, les Ouled Daoud et les Beni bou Sliman, misérables populations que la famine guette au fond des basses vallées.

Dans cet Aurès qui rapproche tant de contrastes, qui unit l'oasis du désert aux pâturages de la montagne, toutes les régions sont étroitement solidaires les unes des autres. De là cette existence singulière des Berbères Chaouïas, qui joignent à la vie sédentaire des montagnards Kabyles la vie nomade des Touareg sahariens, qui unissent dans leurs mœurs le Tell et le désert, comme l'Aurès les unit dans son climat et sa végétation.

HENRI BUSSON,
Professeur au Lycée de Clermont-Ferrand.

1. MASQUERAY, *De Aurasio Monte* (Paris, 1886), chapitre intitulé : *Quales coloni Aurasium ipsum occupaverint* (p. 51-56).
2. ROLAND, ouvr. cité, p. 32.